Ami du Clergé du 22-29 avril 1937

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la Pentecôte. — I. La liberté de l'Eglise, 209. — II Le dévouement à l'Eglise, 211.
Sermons pour les grandes fêtes. — *Pour la Pentecôte :* L'Eglise, 213.
Le mot du Pasteur. — XXVI. *Ascension :* La conscience droite, moyen d'aller au ciel, 214. — XXVII. *Dimanche dans l'Octave :* Où est notre bonheur ? 216. — XXVIII. *Pentecôte :* Que fait en nous le Saint-Esprit ? 217.
Pour le Mois de Marie. — *Les femmes de la Bible.* — IV. Les Charitables, 218. — V. Les Libératrices, 221. — VI. Celles qui prient, 223.

SERMONS POUR LA PENTECOTE

I

LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE

Ubi spiritus Domini, ibi libertas.
Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.
(II Cor., III, 17).

Mes frères,

Dans l'acte de consécration du genre humain au Sacré-Cœur de Jésus prescrit par les papes Léon XIII et Pie XI, nous demandons à Dieu d'accorder à son Eglise « une liberté sûre et sans entraves. » Les deux Pontifes savaient bien qu'elle n'en jouirait jamais pleinement, car c'est la destinée de l'Eglise d'être toujours aux prises avec les forces du mal, qui s'efforcent de l'enchaîner, comme aux premiers jours. Mais il lui faut une tranquillité au moins relative, afin de pouvoir remplir sa mission. Nous devons donc prier Notre-Seigneur de la lui assurer, et la revendiquer pour elle en toute occasion.

Dans le but de vous y encourager, en ce jour anniversaire où l'Eglise embryonnaire est sortie du Cénacle sous le souffle du Saint-Esprit, je livrerai à vos brèves réflexions ces deux considérations : Qu'est-ce que la liberté de l'Eglise ? Et d'où lui vient son droit à en jouir ?

I. — *Qu'est-ce que la liberté de l'Eglise ?*

Qu'est-ce d'abord que la liberté ? De nos jours, où son seul nom exerce une véritable fascination, où le crime aussi bien que l'héroïsme prend son étiquette, plus que jamais il est nécessaire de la définir.

Est-ce, pour l'individu, le pouvoir de faire tout ce qui lui plaît ? Mais ce serait le règne de la sauvagerie. — Est-ce la faculté de faire ce que permet la loi ? Mais ce serait la servitude. Car si le législateur se donne la fantaisie de défendre tout ce qui lui déplaît, la liberté n'est qu'une implacable tyrannie. — Est-ce le pouvoir de suivre à son gré le bien ou le mal, l'erreur ou la vérité ? Mais ce n'est que l'infirmité de la liberté ; ce n'est pas son essence. Car, s'il en était ainsi, Dieu ne posséderait pas ce privilège. — La vraie liberté n'est, pour un être, rien de plus, rien de moins, que la faculté de tendre à sa fin sans qu'aucun obstacle vienne lui barrer la route. Ainsi comprise, la liberté n'est ni une idole, ni une chimère. Il n'est pas un être moral, individuel ou collectif, créé ou incréé, à qui ne convienne cette notion primordiale : le pouvoir de marcher sans entrave à sa fin.

Cela posé, qu'est-ce que l'Eglise et la fin de l'Eglise ?

L'Eglise dans son état militant, c'est la société des âmes. Formé de toutes les nations, son domaine moral est l'humanité, son territoire matériel est le monde entier. Troupeau des fidèles du Christ, baptisés dans le Christ, nourris de la même sève divine puisée aux mêmes sacrements, son Chef visible est le Souverain Pontife, son Chef invisible est Jésus-Christ lui-même.

La fin propre de cette société surnaturelle est de conduire les âmes à travers les ombres de cette vie vers une vie plus haute, fin dernière et glorification suprême de l'homme divinisé. Sa liberté sera donc de remplir sa mission tutélaire, sans qu'aucun homme ni pouvoir ait le droit de s'y opposer. Que les monarchies ou les républiques passent, qu'elles se meuvent dans les choses du temps, qu'elles varient à leur gré les formules politiques ou sociales, Dieu leur abandonne ces contingences ; mais qu'elles ne touchent pas à l'Epouse du Christ ! Elle, elle est libre, d'une liberté qui ne vient pas des hommes, et quels qu'ils soient, Etat, commune, tribu, famille ou citoyen, nul n'a le droit de lui ravir une seule de ses libertés.

Ces libertés, quelles sont-elles ?

a) Liberté d'enseignement. — La première forme d'activité, c'est la parole. Depuis dix-neuf siècles, l'Eglise la prodigue. Aucune menace, aucune violence n'a tenu sur ses lèvres la vérité captive, et le Livre sacré qui la révèle et qu'elle porte d'un bout de l'univers à l'autre, n'est fermé à personne. Par son Auteur même, elle a été chargée d'enseigner toute nation. Et voici jusqu'où s'étend ce droit :

Il n'est pas, sur terre, un nouveau-né à qui elle n'ait charge d'infuser la foi. — Il n'est pas un enfant parvenu à l'âge de raison qui n'ait à apprendre d'elle sa véritable destinée. — Il n'est pas de jeune homme et de jeune fille s'unissant pour fonder une famille, qui ne doive contracter alliance devant elle, il n'est pas de législateur qui puisse s'arroger le droit de la briser. — Il n'est point de caserne, d'hôpital, de prison, de bagne, où l'Eglise n'ait mission de porter la parole de salut, de pardon, d'espérance. — Il n'est pas un père, un époux, un fils, un citoyen, pas un juge, un capitaine, un ministre, un monarque ou chef d'Etat, un législateur, auquel l'Eglise n'ait ordre d'enseigner les devoirs de son état. — Il n'est pas une école où elle ne doive, au-dessus de la science profane, élever le flambeau de la science divine. — Il n'est pas une chaire sacrée dont le pouvoir civil ait le droit d'enchaîner la parole.

b) Liberté du culte et de ses ministres. — En tout coin de terre, l'Eglise peut élever des autels au vrai Dieu. — Ni homme ni pouvoir civil qui ait le droit d'obliger au service militaire ceux qui sont revêtus du sacerdoce. L'Eglise, pour accomplir sa mission, est libre de recruter ses clercs, son corps religieux, ses apôtres.

c) Liberté de son patrimoine. — L'Eglise, comme toute société visible, doit vivre de la vie du corps. Personne morale aussi, elle jouit de l'attribut nécessaire de la personnalité : le droit de posséder, sous peine de manquer d'indépendance. Partout et toujours le patrimoine en est une part intégrante.

d) Liberté de son gouvernement. — Oui, l'Eglise a son gouvernement. J'ose même dire que, pour l'unité, la discipline, la force morale, la dignité, la justice, la science, la vertu, elle n'a guère à envier aux pouvoirs qui dirigent le monde. S'il lui manque des armes, aujourd'hui comme à son berceau, elle trouve des volontaires qui savent mourir ; elle a ses légions d'apôtres qui, au prix des fatigues et de la vie, portent la foi aux extrémités du monde. Voilà ses armées. Dans son sein, tout est concorde, paix, obéissance et harmonie, grâce à la hiérarchie qui la constitue. Au dehors, elle envoie des ambassadeurs aux puissances civiles, traitant avec elle comme si elle disposait d'une force militaire. Le Pape est l'évêque de tous les diocèses du monde, le docteur de tous les docteurs, le régulateur de la discipline, l'organe vivant de la vérité. Mais ne voyez-vous pas qu'il doit être libre comme la vérité, libre aussi dans le choix des évêques, libre enfin dans son apostolat sur tous les points du globe ?

Assurément, cette liberté totale et universelle, l'Eglise ne l'a guère connue. Les prophéties de l'Evangile : « Il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont pas reçu » (Jo., I, 11) ; « vous serez pressurés dans le monde » (Jo., XVI, 33), se sont souvent réalisées. Mais la liberté de l'Eglise, nécessaire à sa mission de salut, est tout cela, ou elle n'est pas la pleine liberté.

Aussi, quand un pouvoir, quel qu'il soit, outrage la majesté ou viole la liberté du Chef de la catholicité ; quand il interdit la voie publique aux fêtes ou aux démonstrations catholiques ; quand il dépouille l'Eglise du patrimoine que les générations lui ont formé ; quand il feint d'oublier que le budget des cultes n'est qu'une indemnité des spoliations accomplies et qu'il confisque l'aliment du prêtre ; quand il expulse celui-ci des hôpitaux, des écoles, des casernes, et qu'il laïcise ainsi tous les âges et toutes les misères de l'homme ; quand autour du lit de mort d'un homme il monte la garde pour en écarter le pardon suprême ; il attente à la liberté de l'Eglise, il entrave sa mission, il est un oppresseur ; et avec lui tous ceux qui participent de quelque manière à ces attentats.

II. — *D'où lui vient ce droit ?*

Et maintenant, d'où vient à l'Eglise le droit que nous lui avons reconnu ?

Il est double et doublement sacré. C'est le droit de Dieu et c'est le droit de la conscience humaine.

1. *Le droit de Dieu.* Je ne parle qu'à ceux qui croient en Dieu ; car si l'athéisme chez un peuple n'était pas une quantité négligeable, ce peuple deviendrait bientôt la proie du plus fort. La fin de l'Eglise, ai-je dit, est de conduire les âmes vers leur fin surnaturelle, et cela de la part de Dieu. Or, si l'homme est libre, celui qui l'a créé est libre aussi, je pense, et puisqu'il est infini, il est infiniment libre.

De même qu'il pouvait nous laisser dans un néant sans terme, il pouvait, en nous créant, nous borner à une vie inférieure, ou en joignant à la vie le don de la pensée, nous tenir dans le cercle de l'ordre naturel. Mais il était libre aussi de nous appeler à une destinée plus haute ; il en était libre, et il l'a fait.

Il était libre de se pencher sur nous avec plus d'amour, d'y allumer le tourment de l'infini, de nous convier à un honneur que la créature n'eût jamais rêvé. Il en était libre, et il l'a fait.

Il était libre, pour en arriver là, d'instituer au-dessus du pouvoir civil, une société pleinement indépendante qui gouvernât les âmes. Il en était libre, et il l'a fait.

Et non seulement il opère cette œuvre de la surélévation de l'homme, mais il la réalise par le mode le plus magnifique qui peut grandir sa dignité. Il jette sur son Fils le manteau de l'humanité ; il unit dans cette Personne, Dieu comme lui, homme comme nous, les deux natures ; de telle sorte que, par le mystère de cette unité, le mérite sera de l'homme et de Dieu tout ensemble, et qu'il en sortira le fleuve de grâce qui mène à l'océan de gloire.

Ce n'est pas assez : Dieu permet que l'homme faiblisse, pour lui donner comme Rédempteur son Verbe fait chair.

Il faut dire : ou que le Christ n'a pas vécu, ce qui est de la démence ; ou qu'il n'est pas Dieu, ce qui est plus incompréhensible que sa divinité ; ou il faut reconnaître qu'étant Dieu, et souverainement libre, l'Eglise qu'il a fondée est libre comme lui et que par elle il continue sa mission rédemptrice.

Voilà pourquoi le droit de l'Eglise est le droit de Dieu.

2. Il est aussi *le droit de la conscience humaine.* Depuis un siècle et demi la Révolution étourdit le monde avec la Déclaration des droits de l'homme ; en fait, elle foule aux pieds ces prétendus droits et travaille à organiser la servitude ; elle s'acharne à détruire la première des sciences, la science de Dieu.

Mais elle a beau briser avec le sens commun en même temps qu'avec la foi. Le sens commun répond toujours avec la foi : le premier droit de l'homme, c'est le droit à la vérité. Son âme est faite pour la vérité, aliment, lumière et vie de sa conscience. Or, la vérité la plus indispensable à l'homme, c'est celle qui l'éclaire sur son origine et sa destinée. Qu'importe à l'homme de connaître les choses de la science, si on ne laisse pas arriver jusqu'à lui la connaissance de son bien suprême ? Or, ce bien suprême, c'est Dieu, auquel il doit tendre et s'unir. Et l'Eglise seule le lui révèle et l'y conduit.

L'homme a donc un droit sacré à la liberté de l'Eglise ; et quand on l'éloigne de cette Eglise, on lui vole Dieu, et ce vol est de tous le plus odieux. Pour comble, par une douloureuse ironie, cette atteinte au bien de l'âme, on la nomme mensongèrement « la liberté de conscience », et elle n'est qu'une des multiples formes de la laïcisation, cette machine d'étouffement moral.

Vous avez peut-être vu jadis, en quelque baraque foraine, une charmeuse de serpents. Devant une foule curieuse et avide d'émotions, d'une cage on apporte un immense python, d'abord presque immobile. Une jeune fille le saisit par le cou, et peu à peu elle enlace son corps tout entier de ses anneaux glacés. Le reptile se réveille ; alors il resserre lui-même sa spirale et, levant la tête, il regarde. Le visage de l'imprudente pâlit ; sous le froid de la rude étreinte du monstre, le cœur se serre. Encore une contraction et il en sera fini de cette vie florissante. Mais voici qu'elle ose fixer à son tour le serpent : l'animal vaincu par ce regard laisse déplier lentement ses anneaux ; il redevient ce qu'il était : un monstre emprisonné.

Telle m'apparaît notre société française enlacée dans les replis du serpent révolutionnaire. L'implacable ennemi de la conscience humaine enroule son infernale spirale autour de la fille du Christ. Il

resserre de plus en plus sa pression mortelle ; encore quelque temps, quelques efforts, la respiration divine succombe, et de toute la gloire qui couronnait son front superbe de chrétienne, il ne va rester qu'un corps sans âme.

O Christ, sauvez la France ! Lorsqu'il s'agit de la foi, la force humaine est impuissante à délivrer ; il y faut la force divine. Vous qui avez fait de la France, la Fille aînée de votre Eglise, faites que, libre enfin des oppressions religieuses qui l'étreignent et la déshonorent, elle reprenne parmi les nations son sceptre civilisateur, pour votre gloire et pour sa gloire ! Ainsi soit-il.

II

LE DÉVOUEMENT A L'ÉGLISE

Mes frères,

Nouvelle Eve, sortie du côté de Jésus pendant son sommeil sur la Croix, l'Eglise a reçu en ce jour de la Pentecôte sa première formation. On peut lui appliquer la parole qui a été dite de l'Homme-Dieu. Elle s'est élancée du Cénacle comme un géant pour parcourir sa voie jusqu'à la fin des siècles. (Ps. xviii, 6).

C'est donc l'entrée de l'Eglise dans sa carrière que nous célébrons aujourd'hui. Elle a reçu de Jésus des promesses d'immortalité et de perpétuelle assistance ; mais pour le reste, sa condition ici-bas dépend en partie de la position prise en face d'elle par les hommes. Or, les uns, sans parler de ceux qui l'ignorent, la traitent en ennemie, d'autres pratiquent à son égard l'indifférence, d'autres enfin s'honorent d'être ses fils.

Elle compte sur ceux-ci pour la défendre, pour assurer le respect de ses droits et pour l'aider dans sa mission. C'est pourquoi je viens vous demander aujourd'hui de lui apporter votre dévouement. Nous en verrons la nécessité et la manière de l'exercer.

I. — *Sa nécessité*

Se dévouer, c'est se donner jusqu'au sacrifice, s'il le faut, à quelqu'un ou à quelque chose que l'on aime. Or, quel objet sur la terre est plus digne de notre amour que l'Eglise catholique ? L'Eglise, c'est Dieu, c'est son autorité, sa lumière, sa force, sa vie. C'est Jésus-Christ continué, c'est l'écho prolongé de son verbe ; c'est l'élite de l'humanité, toute cette armée de prêtres, de religieux, de fidèles qui s'emploient chaque jour à étendre le règne du Christ Jésus.

Par conséquent, le dévouement à l'Eglise est une grande chose. Mais de nos jours elle est bien oubliée. Si chacun de nous s'interrogeait ce soir : « Suis-je un chrétien vraiment dévoué à l'Eglise? » n'aurait-il pas de tristes constatations à faire? Quelle faillite de l'amour ! Nous voulons bien nous dévouer, mais seulement dans la mesure où le dévouement s'accorde avec nos aises. Nous avons une singulière facilité à chercher et à découvrir des raisons pour échapper aux obligations du dévouement. Il ne revêt plus aujourd'hui le caractère d'un devoir intégral qu'acceptent les consciences droites ; c'est un devoir qui se combine, qui se partage, qui se morcelle, qui se règle d'après la variété de nos habitudes de vie et des préjugés du temps.

Un sociologue a écrit : « A quoi bon noircir tant de pages quand l'histoire de cette époque pourrait se résumer en cinq mots : *Ce siècle est effroyablement lâche.* » Eh bien ! non, ce qui le caractérise, ce qui le marque entre tous les siècles, c'est une certaine veulerie qui fait que nous ne restons pas fermement attachés à nos traditions, à notre foi, mais que nous ne nous en détachons pas non plus complètement. Il n'y a plus aujourd'hui que des lâchages. Regardez autour de vous, la chose est si générale que le mot a fini par passer dans notre langue. Ainsi, quand il s'agit de l'Eglise : on ne la déserte plus, on la lâche.

Et cela se fait de toutes manières.

a) Dans les salons, voyez l'attitude de ce chrétien connu pour son amour de Dieu et de l'Eglise. Si la religion est battue en brèche, ou il ne dit rien, comme s'il n'entendait pas ; ou s'il parle, loin de confondre les imposteurs en leur opposant quelque argument sans réplique, il les encourage par des concessions déshonorantes.

b) Dans les réunions publiques ? Les ennemis de l'Eglise y ont vraiment beau jeu. On diffame l'Eglise ; on représente comme arriérés ceux qui ont gardé le souvenir des vieilles grandes choses du passé ; on nie la religion au nom de la liberté ; on nie Dieu et le miracle au nom de la science. Voit-on quelqu'un se donner la peine de répondre ?

Et pourquoi se tait-on ? Ah ! je sais tous les prétextes dont l'amour-propre colore si volontiers les faiblesses. Si nous allons plus au fond, nous trouvons la peur, la honteuse peur de chrétiens dégénérés. L'Eglise est impopulaire, et on n'ose plus la défendre à une époque où, suivant un mot énergique, « nul n'est assez fort pour porter sur son cœur le poids de sa propre impopularité. » Mais ne voyons-nous pas que nous contribuons à la rendre plus impopulaire encore par nos silences, que nos ennemis exploitent contre elle en les interprétant comme une preuve de notre impuissance à la justifier ?

c) Dans les livres ? Ici, l'écrivain est vraiment chez lui. Il pourrait montrer, s'il le voulait, son dévouement à la vérité, c'est-à-dire à l'Eglise. Mais combien sont-ils ceux qui ont ce courage ? Si on ne rougit pas de faire accepter et de faire aimer l'Eglise d'une génération qui paraît ne vouloir d'aucune vérité, ne craint-on pas de n'avoir qu'un mince succès de librairie ? Ou si l'écrivain aborde ce terrain, il s'essaie à des demi-justifications, il farde, il gaze la vérité, sans se douter que la vérité camouflée est quelque chose de pire qu'une totale ignorance.

d) Dans les journaux ? J'admire ces journalistes qui prodiguent leur temps, leur santé, leur talent pour la défense de l'Eglise et des intérêts religieux. Mais ils sont rares. Un psychologue a eu ce mot cruel : « On dit que le journalisme est un sacerdoce : je vois bien le sacerdoce, mais où est le prêtre ? » Le prêtre, il est là où l'on parle clair, où le verbe n'est pas feutré par la prudence humaine, où on ne subit pas la tyrannie du public, où la crainte de l'abonné n'est pas le commencement de la sagesse.

Ah ! pour quelques héros que la presse pourrait montrer, que d'esclaves elle compte dans ses rangs ! Que de plumes vendues ! Que de calculs misérables ! Que de combinaisons louches ! Que de complicités secrètes ! Tout cela explique, sans le justifier, comment le journaliste tait les droits de Dieu et de l'Eglise.

e) Dans la vie quotidienne ? Voyez ce qui se passe et prêtez l'oreille autour de vous. Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un chrétien de nos jours, c'est de dire qu'il n'est pas un intransigeant.

Plus un homme a perdu de ses convictions, de ses croyances, et plus — en apparence tout au moins — il devient sympathique, et comment ne le serait-il pas ? Il ne dérange personne, lui, il ne rudoie pas l'immense troupeau des timides et des inertes, et ceux-ci lui savent gré de ne pas les inquiéter. Il est moins redouté encore de la tourbe ardente des ennemis de l'Eglise. Par ses concessions, il seconde leur travail. Aussi quelle réputation de libéralisme on lui fait !

Avons-nous gagné à ce silence, à cette attitude, à ces transactions ? Ecoutez Louis Veuillot : « Ce n'est pas aux médailles, ni aux crucifix, ni aux chapelets qu'ils en veulent, c'est au catholicisme, et ils s'en vantent. Faisons le catholicisme aussi timide, aussi silencieux, aussi caché qu'ils le demandent ; tant qu'il vivra, nous n'obtiendrons pas qu'ils le tolèrent... Puis donc qu'il est impossible d'obtenir d'eux une dangereuse paix en gardant le silence, prenons le parti de leur répondre. » Mais, continue-t-il, « je crains moins pour un temple les furieux qui veulent le démolir que les fidèles qui ne songent guère qu'à leurs aises en présence de ce danger. Ceux-là détruisent vraiment l'Eglise qui ne se font pas massacrer sur ses marches pour la moindre de ses prérogatives. Jadis, les parents chrétiens, plutôt que d'abjurer, dévouaient leurs enfants à la misère et les laissaient égorger sous leurs yeux. Aujourd'hui on s'expose plus volontiers à leur voir perdre la foi qu'à leur voir manquer le diplôme... On appelle cela penser à leur avenir. Ce mot dit tout. Quand on était chrétien, l'avenir était au ciel. Il n'y est plus. Il est dans le négoce, dans les affaires. S'il y avait de la foi, on saurait qu'avec tant de lâcheté, on expose son âme, et on verrait ce que nous ne voyons pas : des hommes. »

Que dirait, m. f., le glorieux polémiste s'il vivait à cette heure où nous mourons de la diminution des vérités ? Ah ! nous ne sommes pas venus là en un jour, nous n'avons pas été précipités brusquement dans les fondrières où nous gémissons ; c'est lentement, insensiblement, que nous y sommes descendus. On avait cru pouvoir abandonner ceci ou cela, bien décidé à sauver le reste. On n'a rien sauvé du tout.

On avait cru préserver les dogmes en les découronnant de leurs mystères. Aujourd'hui, ce ne sont plus eux qui sont en question, ce sont les dernières libertés chrétiennes qui sont en péril. Les résultats, on les connaît. De concessions en concessions, nous en sommes réduits aujourd'hui à défendre, et combien inefficacement ! des droits qui appartiennent à tous.

Voilà où la peur de l'affirmation, où l'inertie nous ont conduits. Nous avons perdu, avec la fierté de notre indépendance, nos libertés les plus chères, et maintenant nous attendons, les bras croisés, la fin du drame tragique où se joue la fortune de l'Eglise et aussi de la Patrie ; car par un contre-coup fatal, la Patrie elle-même est menacée.

II. — *Manière de l'exercer*

Eh bien ! que comptons-nous faire pour que l'Eglise soit mieux connue, plus respectée, plus aimée ? Que comptons-nous entreprendre pour faire revivre nos libertés mortes, pour protéger celles qu'on nous dispute, pour faire passer à nouveau sur notre terre de France un grand souffle de vérité et de justice ?

Levons-nous dans notre foi vieille de vingt siècles. Les moyens sont là, à notre portée.

a) Au premier rang n'hésitons pas à mettre *la prière*. Nous l'oublions trop, la prière, elle a une efficacité considérable et qu'il est impossible de contester lorsqu'on a la foi. Oui, la prière pour l'Eglise, car celle-ci ne triomphe que par celle-là. Nous lisons dans les Actes des Apôtres que le Sanhédrin, conjuré contre l'Eglise naissante, avait jeté Pierre en prison. Pendant ce temps-là, l'assemblée des premiers fidèles priait sans relâche pour le vicaire du Christ. Vous savez comment l'ange de Dieu fit tomber les chaînes de Pierre et le rendit à la liberté. Prions donc, m. f., pour la délivrance et l'exaltation de l'Eglise. Lorsqu'il n'y a plus rien, disait le P. Gratry, il y a Dieu, et Dieu s'est donné un maître : l'apôtre qui sait prier.

b) Le sacrifice complétera la prière. Rappelez-vous la prédiction de Notre-Seigneur : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » (Jo., XII, 32). Pour nous aussi, la grandeur du résultat correspondra à la grandeur du sacrifice. Voulez-vous monter en sainteté ? Reproduisez en vous la Passion du Christ. Pareillement, voulez-vous grandir en influence sur vos concitoyens, exercer une action heureuse sur les intelligences et les volontés ? Sachez vous sacrifier. Les catholiques ne pourront jamais rien sans l'union, mais ils n'arriveront à l'union qu'en passant par le feu du sacrifice. Une des choses qui nous sont le plus funestes, c'est la désunion. « Plaie profonde, s'écrie un orateur contemporain. On se critique, on s'injurie, on dépense à combattre ses frères une véritable activité. D'où viennent ces divisions ? On se cherche trop soi-même dans le bien, on laisse tomber, on attaque même une œuvre si elle doit faire honneur à un rival. »

Oh ! m. f., soyons larges, accueillons toutes les initiatives généreuses, accueillons toutes les bonnes volontés. Je parlais il n'y a qu'un instant des intransigeances. Ne les exerçons pas dans les choses qui ne sont pas de principe. Qu'importent les préférences particulières de celui-ci ou de celui-là ? Nous sommes tous chrétiens, et comme ce qui est attaqué à l'heure actuelle, ce sont les fondements mêmes de notre foi, taisons les petites querelles d'école et de parti pour n'être qu'*un* dans le dévouement à l'Eglise, conformément à la prière de Jésus lui-même : *Sint unum* (Jo., XVII, 21).

c) Au dévouement par la prière et par le sacrifice nous joindrons le dévouement par *l'étude*, car, nous disent nos évêques après les S. Pontifes, la cause principale du mal dont nous souffrons, c'est l'ignorance religieuse, en particulier l'ignorance de l'Eglise et de son histoire.

d) Ce n'est pas encore assez d'étudier, il faut de plus *agir*. Agissez par les conférences, si vous en avez le loisir ; agissez par la presse, en soutenant les bons journaux, puisque la presse est la reine de l'opinion, et l'opinion la reine du monde ; agissez enfin par l'établissement de toutes les œuvres de charité, de prévoyance, de moralisation, de préservation, d'éducation.

C'est sur tous ces terrains qu'il nous faut lutter contre les ennemis de l'Eglise. C'est par tous ces moyens que nous en triompherons ou que nous préparerons les triomphes futurs. Puissent ces humbles paroles faire de vous des vaillants qui ramèneront à l'Eglise ces jours meilleurs que nous lui désirons ! Ainsi soit-il.

SERMONS POUR LES GRANDES FETES

Pour la Pentecôte

L'ÉGLISE

Mes frères,

La vie de l'homme sur la terre est un voyage ; chaque minute, chaque instant qui passe, nous achemine peu à peu, mais inexorablement, vers notre destinée éternelle. Et ce voyage s'accomplit à travers mille péripéties, au milieu de toutes sortes de dangers. Nos passions, les mauvais exemples du monde, les embûches du démon, s'ajoutant au devoir, au travail et à la souffrance, contribuent à rendre difficile notre pèlerinage terrestre. Heureusement pour nous, la sollicitude du Christ nous a ménagé, à travers ces difficultés, un guide vigilant et sûr : l'Eglise catholique.

I. — *L'institution de l'Eglise*

Si la vie humaine est aujourd'hui si pénible, il n'en fut pas toujours ainsi, et le mal est venu de la révolte de nos premiers parents. Ayant abandonné Dieu qui les avait comblés de biens, ils devinrent errants sur une terre désolée, ne produisant plus pour eux que des ronces et des épines.

Et désormais ce fut vraiment la lutte pour la vie; il fallut arracher au sol, par un dur et patient labeur, le pain quotidien, se défendre contre les éléments, contre les animaux, et même parfois contre les hommes.

Mais Dieu eut pitié de son peuple rebelle, et son Fils, fait homme, apporta au monde des paroles d'espérance et de paix. Son passage ici-bas fut marqué au signe de la bonté, un sillage de lumière et de joie demeurait après lui, une ère nouvelle se levait pour l'humanité.

Mais n'y aurait-il que le seul peuple juif à entendre cet évangile, heureuse nouvelle du salut ? Les bienfaits du Christ resteraient-ils l'apanage d'une poignée d'hommes et d'un coin de terre ? Et surtout, ce fait inouï dans l'histoire du monde, cette visite de Dieu à son peuple ne serait-elle qu'une chose éphémère, tel un brillant météore traversant la nuit, et qui, disparaissant soudain, laisserait après lui des ténèbres plus épaisses encore ?

Non, m. f., le regard du Christ était allé par delà les mers et à travers les âges ; il avait vu toutes les âmes attendant la Rédemption, soupirant vers la lumière et la vie, et son cœur généreux les avait toutes enveloppées de son amour. Aussi, dès les débuts de sa vie apostolique, avait-il appelé à sa suite d'humbles travailleurs, gens peu instruits, certes, âmes simples et modestes, ouvriers habitués au dur labeur, rompus à la fatigue et connaissant le peuple.

Deux ans, trois ans peut-être, ils ont été les compagnons fidèles de ses courses apostoliques ; ils ont entendu sa parole, assisté à ses miracles, connu les merveilles de sa bonté. Il a eu pour eux de surprenantes attentions, leur a fait connaître les secrets du royaume de Dieu, a répondu avec bienveillance à leurs questions et accédé à leur désir de savoir, leur a expliqué les paraboles.

On conçoit aisément que le changement de vie, l'enthousiasme né des miracles, l'atmosphère d'admiration qui entourait le Christ, aient influé sur l'esprit des apôtres, et leur aient donné le goût des grandeurs, des espoirs irraisonnés. En venant à Jésus sans une hésitation, avec une confiance admirable, ils avaient apporté un fonds de passions mal soumises, de tendances mauvaises. Le Christ s'est employé à redresser leurs jugements, à corriger leurs défauts, à former leur esprit à l'image de son Cœur doux et humble. Vienne le Saint-Esprit, avec sa lumière et sa grâce, et ils seront vraiment prêts pour l'œuvre splendide que le Christ entend leur confier.

Aussi, au moment de les quitter, leur adresse-t-il ces paroles : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Ce qui veut dire : « Allez dire à tous les hommes les mots de salut, d'espoir et de pardon que je vous ai apportés ; rendez-leur du courage, soutenez leur persévérance, guidez leurs pas vers ce bonheur qui les attend ; portez-leur les grâces innombrables que je leur ai méritées ; que par vous, dans la paix, ils retrouvent le chemin du ciel. »

Et dès que l'Esprit-Saint fut venu d'En-Haut, sans perte de temps, ils se mirent à l'œuvre ; le succès répondit à leurs efforts, et, au déclin du siècle, selon la parole du psaume et de la liturgie, « leur voix avait résonné jusqu'aux confins du monde. » L'Eglise était fondée.

II. — *L'Eglise et la vie humaine*

M. f., tous vous croyez à l'Eglise ; vous savez bien que, dans le chemin de la vie, vous la rencontrez à tous les tournants, et tous vous êtes heureux de cette rencontre. A peine étiez-vous venus en ce monde, encore inconscients, que déjà l'Eglise se penchait sur votre berceau, avec une allégresse non dissimulée. Fidèle à l'ordre divin, elle faisait couler sur votre front l'eau sainte du Baptême, écartait ainsi de vous la malédiction divine et faisait, de ces êtres frêles et pauvres que vous étiez, des fils de Dieu et des héritiers du ciel.

Vint l'âge où votre raison s'éveilla ; soucieuse de vos intérêts les plus chers, sachant qu'il n'y a pas de bonheur sans sagesse et sans vertu, l'Eglise vous appela, vous accueillit. Au catéchisme, elle mit tous ses soins, non seulement à vous instruire des vérités chrétiennes, mais encore à former vos âmes par ses conseils et ses sacrements, à tremper vos caractères par l'effort et le sacrifice, à faire de vous des hommes et des chrétiens.

Vous êtes reconnaissants à l'Eglise de ce qu'elle a fait pour vous ; peut-être même regrettez-vous de n'avoir point assez profité de son dévouement, et aujourd'hui vous êtes heureux de lui confier vos enfants. Vous savez bien que nulle part ailleurs ils ne trouveront discipline et formation aussi salutaires, vous êtes assurés que l'Eglise vous aidera dans votre tâche et vous les rendra meilleurs, et c'est en toute confiance, n'est-ce pas, que vous les lui envoyez.

Si vous avez eu le bonheur, après votre Communion solennelle, de persévérer dans le droit chemin, vous savez aussi que l'Eglise a aidé, soutenu de ses conseils et de sa grâce, vos luttes contre le mal ; c'est à elle que vous devez d'avoir heureusement doublé ce cap des tempêtes qu'est l'âge des passions ; d'avoir conservé votre cœur pur et généreux, votre âme loyale, votre vie digne et féconde.

Quand il vous fallut songer à l'avenir, choisir un état de vie, l'Eglise fut là encore pour vous aider de ses conseils prudents et sages. De quelle sollicitude elle a entouré les âmes à qui Dieu faisait l'honneur d'un appel de choix, d'une vocation sacer-

dotale ou religieuse ! Pour les autres, pour le plus grand nombre, c'était le mariage qui s'offrait. L'Eglise est intervenue ; après avoir, à la mesure de votre collaboration mutuelle, élevé vos deux âmes vers un même idéal, dans une communauté de pensées et de sentiments, elle a présidé elle-même à vos serments ; elle a scellé, de ses prières et de ses bénédictions, le pacte qui vous liait l'un à l'autre ; et pour que votre amour, source d'énergies et de consolation, fût plus solide et plus durable, elle l'a consacré par le sacrement de mariage.

Enfin, quand approchera l'heure dernière, l'instant de la séparation et de la reddition des comptes, à votre chevet de mourant l'Eglise sera présente. Elle vous aidera dans la lutte suprême contre l'ennemi de votre salut ; elle vous apportera les adoucissements de l'âme et du corps, par le sacrement de l'Extrême-Onction ; une dernière fois, après vous avoir accordé le pardon de Dieu, elle vous donnera Jésus pour qu'il vous accompagne, à l'heure du dernier soupir, devant le tribunal de Dieu.

C'est encore l'Eglise qui prendra soin de vos funérailles, — vous y tenez essentiellement, n'est-ce pas? — et quand l'oubli peut-être se fera sur votre vie et sur votre nom, elle se souviendra de vous et continuera à prier pour votre délivrance et votre entrée dans la patrie céleste.

Heureuse rencontre que celle de l'Eglise à tous les tournants de votre vie !

III. — *L'Eglise et la vie chrétienne*

J'en arrive, m. f., à la conclusion pratique de mon raisonnement : vous croyez à l'Eglise, vous avez recours à elle à toutes les heures graves de votre vie ; soyez logiques, et demandez à l'Eglise ses lumières, soumettez-vous à ses lois et recevez ses sacrements.

Un voyageur part-il en expédition sans s'être informé de la direction à prendre, du chemin à parcourir ? Monte-t-il en voiture ou dans le train sans information, sans savoir où on l'emmène ? La vie de l'homme est un voyage, je vous le rappelais en commençant ; le temps qui passe ne permet pas un arrêt dans cette course rapide ; et j'ai raison de dire « rapide », car, jetez un regard sur vos années passées : vous avouerez tous, ou presque tous, que cela n'a pas été long. Et où allez-vous ainsi, emportés par la fuite des heures ? Au ciel ? Oui, à condition de prendre le bon chemin ; mais pensez-vous au ciel, et travaillez-vous pour cela ? Souvenez-vous que mieux vous connaîtrez votre destinée de fils de Dieu, plus vous l'aimerez, car elle est grande et magnifique, et l'amour grandissant fera naître le désir, le désir à son tour soutiendra vos efforts, décuplera vos énergies.

Parvenu au carrefour, le voyageur ne s'arrête-t-il pas, pour s'inquiéter du bon chemin ? Ne croyez-vous pas que la vie a aussi ses nombreux carrefours : rencontre de sentiments divers, de passions opposées, d'idées divergentes, qui nous sollicitent les unes dans un sens, les autres dans une direction différente ? Comment, avec notre ignorance et nos défauts, découvrir exactement notre devoir, trouver le droit chemin ? Allons à l'Eglise, instruisons-nous auprès d'elle ; il est des directives générales qu'elle enseigne journellement, qui sont sages et bonnes, car elles émanent de Dieu ; quant aux conseils et secours spéciaux que réclame notre cas particulier, elle nous les donnera avec bienveillance.

Connaître le chemin ne suffit pas. Si le voyage comporte quelques difficultés, quelques périls, il convient d'être sur ses gardes, et d'emporter avec soi des moyens de défense ; si l'expédition doit se prolonger, si elle revêt une forme scientifique, il faut se munir de bagages et d'instruments ; enfin, s'il faut passer la frontière, un passeport, des papiers deviennent nécessaires. Dans le voyage de la vie, les dangers sont multiples ; par les commandements de Dieu et les siens propres, par la voix de son chef suprême, par celle de ses ministres, l'Eglise, sans jamais de relâche, les dénonce et les indique, qu'il s'agisse de doctrines perverses, de faux docteurs, de plaisirs corrupteurs ou d'affaires louches, etc. Les bagages et les richesses avec lesquels on entre au ciel sont l'obéissance aux lois de Dieu et de l'Eglise ; le passeport, c'est l'état de grâce, l'amitié divine, et c'est l'Eglise qui le délivre.

Enfin, s'il est bon de ne pas s'égarer, de se garder du péril, il convient encore de ne pas défaillir en chemin. Un soir, Jésus fit au désert un grand miracle pour nourrir cinq à dix mille personnes, en sorte qu'elles pussent, sans défaillance, regagner leur demeure. Geste symbolique : le lendemain matin, à Capharnaüm, Jésus annonçait l'Eucharistie. Il est dur de mettre un frein à ses passions, de s'élever au-dessus de l'égoïsme, de l'orgueil, de la sensualité ; il est pénible parfois de faire face au devoir ; les voies de Dieu sont mystérieuses et les dispositions de sa Providence sont quelquefois déconcertantes ; mais l'Eglise est dépositaire de l'aliment divin qui fait les forts : la grâce et les sacrements, surtout l'Eucharistie. Recevons souvent et fructueusement les sacrements.

* *

M. f., je termine. Vous croyez à l'Eglise, vous lui faites confiance, vous l'aimez. Mais qu'est-ce que l'Eglise ? Le catéchisme vous répond : « C'est la société des chrétiens soumis à l'autorité des pasteurs légitimes. » Donc les apôtres, les martyrs qui ont versé leur sang, les vierges qui se sont consacrées à Dieu, les moines qui font pénitence, les confesseurs, les papes, évêques et prêtres, les saints, et pour finir, les parents chrétiens qui vous ont élevés et formés, tout cela c'est l'Eglise. L'héritage de la foi, de la vertu, de l'espérance et un jour, je l'espère, du bonheur éternel, c'est à cette phalange, à ces siècles de prière et de dévouement que vous les devez. Et à votre tour, vous aussi vous êtes l'Eglise, et vous avez la mission de transmettre à d'autres le dépôt sacré qui vous a été confié. Alors je vous en supplie, songez-y sérieusement ; ne laissez pas s'éteindre en vous le flambeau de la foi, ne laissez pas s'endormir vos énergies, ne laissez pas tarir en vous la source de la vie : allez à l'Eglise. *Amen.*

LE MOT DU PASTEUR

XXVI

Ascension

LA CONSCIENCE DROITE, MOYEN D'ALLER AU CIEL

Mes frères,

Les Apôtres sont réunis au Cénacle. Notre-Seigneur leur apparaît une dernière fois. Puis, il les emmène sur la montagne des Oliviers. Là, posant sur chacun d'eux un dernier regard de tendresse, il

les bénit, et lentement s'élève vers le ciel. Les anges viennent à sa rencontre. Dieu le Père, debout sur son trône, lui ouvre ses bras avec amour.

Comme les Apôtres, contemplons, en ce jour, le Fils de Dieu entrant dans sa gloire, et laissons ce spectacle, par son charme, agir sur nos cœurs ; car le ciel sera aussi notre partage, si nous avons été fidèles à entendre et à suivre notre conscience.

Toutefois, m. f., notre conscience, pour nous conduire au ciel, doit être une conscience droite, je veux dire, une conscience qui prête à chaque chose le caractère de bonté ou de malice qui lui convient, représentant comme bien ce qui est bien, comme mal ce qui est mal.

Or, afin que notre conscience soit droite, que faire ? Lui donner des idées qui l'éclairent et des moyens qui l'entraînent.

I. — *Des idées qui l'éclairent*

Les idées nécessaires à la rectitude de la conscience ont été apportées par N.-S. Jésus-Christ. Mais elles ont de la peine à s'implanter dans l'humanité, où elles sont fortement combattues. Elles ne peuvent pas, seules, se défendre au milieu de l'inexprimable fourmillement des pensées humaines qui vont, viennent, se heurtent et se brisent en d'incessantes contradictions.

1. C'est pourquoi le Sauveur a établi une Institution, l'Eglise catholique, qui veille infailliblement sur la loi morale et la maintient dans son intégrité et son inviolabilité. « Si vous ne croyez pas à l'Eglise, s'écriait Lacordaire, vous croirez en vous, et si vous croyez en vous, vous croirez au premier venu qui aura plus de science et de talent que vous-même. La servitude des esprits en dehors de l'Eglise est horrible à penser. C'est Jésus-Christ seul qui par l'Eglise délivre les esprits, et le plus profond cri de liberté qui ait jamais été poussé dans le monde est celui-là : « Je crois à la sainte Eglise catholique ! »

Rien de plus vrai. En effet, pour être droite ou le rester, notre conscience exige des idées directrices *précises*. L'Eglise catholique les lui fournit. Tandis que la philosophie vacille entre des systèmes opposés, que les sectes religieuses s'épuisent en controverses ou s'immobilisent dans la routine, l'Eglise expose et explique tous les préceptes de la morale naturelle et de la morale chrétienne, sans tolérer que la moindre nuée en ternisse l'éclat. Elle condamne non seulement les actes impurs, mais les pensées inavouables ; non seulement la haine, la vengeance, le meurtre, mais le seul désir de nuire au prochain. Elle publie les lois qui rendent les époux fidèles, les enfants bien élevés, les ouvriers honnêtes, les serviteurs dévoués, les riches bienfaisants, les pauvres résignés, les sujets obéissants sans bassesse et libres sans révolte. Elle publie les lois qui courbent l'agriculture, l'industrie, le commerce sous le joug de la justice et de la charité.

En outre, pour être droite ou le rester, notre conscience exige des idées directrices *immuables*. L'Eglise catholique les lui fournit. Malgré la diversité des temps et des lieux, malgré la violence des passions humaines, elle enseigne partout, toujours et à tous la même morale comme la même foi. Elle refuse toute concession doctrinale, même pour retenir ou attirer sous sa conduite des âmes éprises d'indépendance. Elle sait qu'une source trouble ne fournit pas d'eau salutaire et que d'une semence malsaine ou chétive ne germent point de belles moissons.

2. Et à ces règles de vie précises et immuables que nous dicte l'Eglise catholique, personne n'échappe.

De vrai, elles atteignent et éclairent la conscience des enfants. Ouvrez le catéchisme qui leur est offert. Les préceptes y ont une puissance extraordinaire de réalisation. « Pensez ce que vous voulez des croyances confessionnelles, » écrit un impie, « vous ne nierez pas que le catéchisme est une invention de génie. Ce petit livre a joué un rôle qu'il est difficile d'exagérer... L'Eglise a su en faire un précis très sommaire qu'elle a fixé en un petit nombre de formules. Formules simples, lapidaires, qui affirment fortement, absolument. Elle les a énoncées dans la langue du peuple. Elle les fait apprendre par cœur dès l'enfance. Elle les fait transmettre, comme un legs sacré, de génération en génération. Elle s'est ainsi rendue maîtresse de la pensée et du cœur de ces énormes masses populaires, dont elle fut pendant des siècles la seule éducatrice. » (Ferdinand Buisson, *Manuel général de l'Instruction publique* du 4 janvier 1908).

De vrai, elles atteignent et éclairent la conscience des adultes. Un jour par semaine, le dimanche, au pied de la chaire, le chrétien reçoit une instruction qui le pénètre, qui descend de son intelligence jusqu'à son cœur, qui passe de son esprit dans sa conscience et de sa conscience dans ses actions. Que s'il y a des doutes, des chutes, le confesseur éclaircit, redresse et répare tout, « car il a le doigt qui montre le chemin, la parole qui calme le remords, les pouvoirs divins qui promettent et assurent le pardon. »

Donc, m. f., donnons à notre conscience la lumière des idées directrices de l'Eglise, sans déclarer son magistère un joug intolérable, sans recourir au subterfuge de l'inertie, ni tenir ses préceptes pour des conseils négligeables.

A notre conscience, pour être droite, j'ai dit qu'il fallait aussi des moyens qui l'entraînent.

II. — *Des moyens qui l'entraînent*

Les deux principaux sont la prière et l'Eucharistie.

M. f., la vie du corps s'entretient et se développe par la respiration et l'alimentation : il en est de même de la vie de la conscience.

1. Par la respiration, l'homme va chercher dans la nature l'oxygène dont son sang ne peut se passer. Par la prière, la conscience va chercher dans le cœur même de Dieu la grâce sans laquelle elle ne peut pas rester au poste du devoir. De fait, en priant, elle apprend à penser et à vouloir divinement. Car ce n'est pas un mince lien d'amour que la prière crée entre Dieu et notre conscience. « Si, en effet, nous gagnons beaucoup au contact d'un esprit cultivé, que dire de ceux qui s'entretiennent de façon suivie avec Dieu ?... Rien n'égale la prière. C'est elle qui rend possible ce qui était impossible, facile ce qui était ardu ; c'est elle qui redresse ce qui manquait de rectitude. » (S. Jean Chrysostome).

Dès lors, prions dans l'intime de notre cœur, prions matin et soir, prions les jours du Seigneur, dans les grandes circonstances de la vie, dans les dangers imminents.

Oui, la prière est le moyen d'attacher à notre conscience une paire d'ailes qui la fait s'élever au-dessus des passions et du milieu qui déprime.

2. Et ce moyen trouve son maximum d'efficacité dans la réception de l'Eucharistie. Celle-ci, à la vérité, est à la conscience ce que l'aliment est au corps. Elle la fortifie et la pousse à l'action. Comment cela ? En ce que, en communiant, nous mettons réellement et substantiellement Dieu dans notre conscience, et que lorsqu'on a Dieu en soi, on ne capitule jamais en face du devoir. C'est pourquoi soyons des convives de l'Eucharistie. Rien n'est plus fort qu'une conscience qui s'enchaîne à l'Eucharistie.

C'était au soir de Pâques. Le soleil dorait de ses derniers feux la crête des montagnes. Deux hommes sortaient de Jérusalem. Ils parlaient, nous dit l'Evangile, des événements dont ils avaient été les témoins. Tout à coup un inconnu les rejoignit. « De quoi vous entretenez-vous donc ainsi et pourquoi êtes-vous tristes ? » leur dit-il. Et ils lui racontèrent les angoisses de leur cœur : « Jésus de Nazareth, un prophète puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant les hommes, nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort, et ils l'ont attaché à une croix. Nous attendions de lui la délivrance d'Israël, et voilà trois jours que tout cela s'est passé. Sans doute, ce matin même, des femmes nous ont raconté des choses étranges. Son tombeau était vide, et elles affirmaient l'avoir vu... C'est fini. Il n'y a plus rien à espérer. Le Maître que nous aimions tant est bien mort... » — « O insensés, reprit l'étranger, cœurs sans pénétration et sans ressort ! » Alors, lentement, comme pour charmer la longueur du chemin, il reprit un à un tous les prophètes qui avaient prédit le Messie, et il leur montra la réalisation de tous ces oracles divins dans les faits dont Jérusalem venait d'être le théâtre.

On arriva à Emmaüs. Déjà l'ombre s'étendait sur le large horizon. Les disciples, voulant encore prolonger cet entretien si réconfortant, pressèrent leur compagnon de rester avec eux. Il se laissa persuader et accepta leur hospitalité. A peine assis à table, il prit un morceau de pain et le rompant : « Prenez et mangez, » leur dit-il. C'était Jésus-Christ.

Aussitôt les deux disciples reprirent la route de Jérusalem ; leur joie était débordante.

M. f., il est des moments où la tristesse, le découragement nous envahissent. Ce sont les heures où les passions, les influences, tenaillent notre conscience. Ne nous déconcertons pas ; offrons à Jésus l'hospitalité de notre âme et faisons de lui notre compagnon de route. Dans notre conscience chancelante il déposera une sève divine qui nous permettra de résister à tout, de vaincre tout. Et comme les disciples d'Emmaüs, nous nous dirons : « N'est-il pas vrai que notre cœur brûlait dans notre poitrine, pendant que sur la route il nous parlait et nous donnait le sens des Ecritures ? »

Donc, soumettons notre conscience aux idées directrices de l'Eglise qui l'éclairent ; donnons-lui les moyens qui l'entraînent : la prière et l'Eucharistie. De la sorte, nous amasserons pour le Paradis les plus riches trésors. Oh ! qu'il est désirable ce ciel où monte aujourd'hui notre Sauveur et qu'il nous promet ! Quel bonheur nous y attend, si nous voulons ! L'œil n'a jamais vu, ni l'oreille jamais entendu, ni le cœur n'a pu comprendre ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment et le servent dans la rectitude de leur conscience.

XXVII

Dimanche dans l'Octave de l'Ascension

OÙ EST NOTRE BONHEUR ?

Mes frères,

« Tout le but de l'homme est d'être heureux. » (Bossuet). Et jamais l'homme n'a plus cherché le bonheur que l'homme de notre temps : ses préoccupations comme ses travaux ne vont pas à gagner le pain qui doit alimenter sa vie, mais à conquérir une félicité qu'il aperçoit au bout de ses rêves. Mais le vrai bonheur, celui pour lequel nous avons été créés, ce vrai bonheur n'est pas sur la terre, il est au ciel.

I. — *Il n'est pas sur la terre*

L'homme est créé pour être heureux ; son désir continuel du bonheur en est une preuve convaincante. Or, ici-bas rencontre-t-il un bonheur qui ne laisse plus rien à souhaiter ? Portez vos regards sur le vaste univers : ce soleil, ces étoiles, ces mers, ces plantes, ces animaux, tout cet ensemble harmonieux d'êtres divers ne forme-t-il pas pour l'homme un séjour enchanteur ? Toutefois, si l'univers est un lieu de délices, il n'est pas moins un séjour de chagrins. « Quelqu'un vient et me dit : *Bienheureux ceux qui ont de la fortune*. Mais je suis pauvre. Alors, le bonheur n'est pas pour moi ? Quelqu'un vient et me dit : *Bienheureux ceux qui commandent : toutes leurs volontés sont accomplies.* Sans doute, c'est une félicité que d'être maître de soi et de l'univers. Mais il y en a bien peu qui peuvent commander sans avoir à obéir. Et moi, je serai toujours le serviteur de quelqu'un. Donc, bonheur chimérique, puisqu'il y aura toujours des contraintes à peser sur ma vie ! Quelqu'un vient et me dit : *Bienheureux les cœurs dont tous les désirs sont assouvis, dont tous les appels sont entendus.* Comme je comprends cette félicité des tendresses offertes et partagées ! Mais je sais qu'il y a, pour moi, des rêves irréalisables, des rencontres qui ne se feront pas ; il y a dans mon cœur des cris de tendresse qui n'auront pas d'écho. Et je sais qu'il y a, à traverser les tendresses humaines, les déceptions et les trahisons. » (Ponsard, *Retraite pascale*, Notre-Dame de Paris, 1928).

De vrai, nous faisons la triste expérience d'événements fâcheux : tantôt nous sommes troublés par la crainte, tantôt abattus par le travail, tantôt accablés par la pauvreté et les revers de fortune ; aujourd'hui dévorés par les soucis, demain torturés par la maladie ; aujourd'hui recherchés des hommes, demain abandonnés de nos meilleurs amis. En un mot, point de plaisir qui ne soit détrempé ou du moins suivi de quelque amertume.

Ainsi, m. f., notre vie se passe dans les désirs et les dégoûts, sans trouver de quoi se fixer. Et lors même que nous posséderions tous les biens du monde, que nous jouirions de tous les honneurs du siècle, de tous les plaisirs des sens, nous ne serions jamais rassasiés et contents. Pourquoi ? Parce que nous resterions toujours convaincus qu'un jour nous quitterons tous ces biens, que nous serons privés de tous ces plaisirs, que tout passera, que tout finira à notre mort.

Ainsi donc parmi les êtres créés rien ne peut nous contenter. A peine avons-nous jeté sur eux nos regards que nous cherchons autre chose. N'en avons-nous pas fait cent fois l'expérience ? Mais Dieu est

bon : au terme de notre route il nous a préparé un bonheur capable de nous satisfaire définitivement. Et ce bonheur se trouve au ciel.

II. — *Il est au ciel*

Puisque la terre ne peut pas faire notre bonheur, ne faut-il pas que le ciel le fasse ? Dieu aurait-il mis dans notre cœur ce désir insatiable du bonheur, s'il ne devait le satisfaire un jour ? Dès lors, qu'est-ce que le ciel nous offre qui soit de nature à nous rendre véritablement heureux ?

D'abord, demandons-le aux saints : « O célestes voluptés, s'écriait S. Cyprien devant le peuple de Carthage, sur lesquelles la mort ne peut plus rien désormais ! O ineffables béatitudes de l'immortalité ! Là nous retrouvons et le chœur glorieux des Apôtres, et la vénérable assemblée des patriarches, et l'innombrable légion des martyrs, balançant leurs palmes, prix du combat et de la victoire, et ces vierges triomphantes, héroïnes de la vertu qui ont imposé silence aux convoitises de la chair, et ces saints personnages qui, nourrissant les pauvres, pratiquant les œuvres de miséricorde et fidèles aux enseignements divins, ont échangé les trésors de la terre contre ceux du ciel. » — « Portez la vue sur ce vaste univers, disait S. Augustin, que de palais somptueux, que de jardins délicieux, que de fruits savoureux, que de voix harmonieuses, que de vêtements magnifiques, que de diamants précieux ! C'est Dieu qui donne tout cela ; et à qui ? — Bien souvent à ceux qui le servent mal, aux infidèles qui ne le connaissent pas, à des ingrats qui l'oublient, à des pécheurs qui l'offensent, à des impies qui l'outragent. Or, s'il fait tant de bien à ses ennemis, que réserve-t-il donc à ses amis ? S'il est si libéral dans ses dons, que sera-t-il dans ses récompenses ? » — « Tout ce que Dieu a fait, enseigne S. Thomas, il aurait pu le faire plus grand, plus parfait, à l'exception de trois choses : de Jésus-Christ, de la Bienh. Vierge Marie, et de la béatitude des élus, parce que dans ces trois choses, Dieu épuise sa science, sa puissance, ses richesses et sa bonté. »

Ensuite, demandons-le au Saint-Esprit. Par la bouche du roi David il nous répond : « Je serai rassasié lorsque votre gloire m'apparaîtra, et vous enivrerez vos élus au torrent de vos délices. » Par celle de S. Paul : « L'œil de l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a point entendu, et son cœur n'a point connu ce que Dieu réserve à ceux qu'il aime. » (I Cor., II, 9).

Et ce bonheur lui-même, de quels éléments se compose-t-il ? — De lumière et d'amour. Nous verrons Dieu directement, sans voiles, sans intermédiaire, non pas comme je vous vois, car il faut encore une lumière et des organes pour que je vous aperçoive, tout cela se met entre vous et moi, je ne vous atteins pas directement ; mais nous fixerons notre intelligence sur Dieu, la vérité absolue, la justice universelle d'où dérive toute justice, la majesté douce et ravissante devant qui tout genou fléchit, la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle qui séduit les élus. Nous aimerons Dieu de l'amour dont il s'aime lui-même, et par cet acte nous communierons éternellement à la gloire qui l'inonde et à la félicité qui l'enivre.

* *

M. f., notre bonheur véritable n'est pas sur la terre, il est au ciel. Le ciel ! Comme ce nom résonne joyeusement à nos oreilles chrétiennes ! Comme il fait vibrer nos cœurs et tressaillir nos âmes !

En ce dimanche qui suit l'Ascension de notre Sauveur, pensons encore au ciel et à son bonheur, désirons-le, espérons-le. « Le ciel est si bonne chose que meilleure ne peut être. » (Joinville).

O Seigneur, le torrent de vos délices m'a enivré ! Je ne suis plus à moi quand je pense à vos palais. Mes sens sont ravis et mon âme transportée dans la terre des vivants. O Dieu, soutenez mon cœur par une telle espérance !

XXVIII

Pentecôte

QUE FAIT EN NOUS LE SAINT-ESPRIT ?

Mes frères,

Nous célébrons la fête de la Pentecôte. Cette solennité a pour objet d'honorer la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. Vous connaissez les circonstances de cet événement.

Les Apôtres, dociles aux recommandations du Sauveur, après avoir été les témoins de son Ascension, s'étaient retirés au Cénacle et s'y préparaient à la venue du Saint-Esprit. Or, le dixième jour, le prodige s'accomplit. Un grand bruit, comme celui d'un vent impétueux, remplit subitement la salle où ils étaient réunis. En même temps apparurent des langues de feu qui se posèrent sur la tête de chacun d'eux. A l'instant, les Apôtres, transformés, furent des hommes selon le cœur de Dieu.

Ce que fit le Saint-Esprit pour les Apôtres, il le refait pour nos âmes. Comme celles des Apôtres, il les *éclaire*, les *purifie*, les *fortifie*.

I. — *Il éclaire les âmes*

Qu'étaient les Apôtres avant d'avoir reçu le Saint-Esprit ? De pauvres pêcheurs, qui ignoraient jusqu'aux premiers éléments des sciences humaines. Leur esprit tellement lent à saisir les vérités de la religion causait de la surprise au Sauveur lui-même : « Eh quoi ! leur disait-il, vous êtes toujours sans intelligence et sans discernement ! »

Mais à peine l'Esprit-Saint est-il descendu en eux que ces hommes, qui ne connaissaient auparavant que leurs barques et leurs filets, deviennent par leur savoir les interprètes du ciel, par leur vertu la merveille des siècles.

Semblable chose arrive chaque jour. Combien d'âmes, illuminées par le divin Esprit, renoncent au péché, crucifient leur chair, pratiquent héroïquement les vertus ! Combien, éclairées par ce même Esprit, quittent leurs préjugés et se convertissent ! témoin entre mille ce soldat du Cantal qui écrivait à sa sœur : « Ah ! ma chère sœur, enfin je vois, je crois... Mes jours d'hôpital m'ont permis la réflexion, le retour en moi-même et, Dieu aidant, j'ai reconnu mon erreur. Et maintenant j'adore ce que j'ai brûlé et je brûle ce que j'ai adoré ; et tout cela sans arrière-pensée, parce que je suis bien sûr de connaître la vérité. »

Le Saint-Esprit éclaire nos âmes ; et aussi, comme celles des Apôtres, il les purifie.

II. — *Il les purifie*

M. f., les Apôtres, formés à l'école de Jésus-Christ, étaient loin d'être parfaits. L'inclination au mal demeurait vivace en eux. Voyez plutôt : l'ambition qui porte Jacques et Jean à demander pour eux les deux premières places au ciel ; un zèle

amer, qui veut foudroyer les villes infidèles à la grâce ; durant la Passion, la lâcheté qui les fait abandonner le Sauveur.

Le Saint-Esprit les purifie de ce fonds mauvais et les transforme en hommes célestes, en d'autres Jésus-Christ.

De la même façon il opère en nous. En effet, la doctrine catholique nous apprend que l'Esprit-Saint, hôte aimable de nos âmes, répand en elles la charité ou grâce sanctifiante, qui nous élève à la dignité d'enfants de Dieu. « L'amour de Dieu, déclare S. Paul, a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous rend témoignage que nous sommes enfants de Dieu. » (Rom., v, 5).

Le père du célèbre Origène était si persuadé de cette vérité que, pendant le sommeil de son jeune fils, il allait découvrir sa poitrine et la baisait avec une respectueuse tendresse, ainsi qu'il eût fait de la porte d'un tabernacle.

Car, m. f., entre Dieu et nous le Saint-Esprit crée une union qui affecte la substance même de notre âme, l'atteint jusque dans ses profondeurs et la frappe à l'effigie de Dieu. Oh ! s'il nous était donné de contempler une âme devenue le temple de Dieu, fût-elle celle d'un mendiant couvert de plaies et de haillons, nous tomberions en extase !

C'est pourquoi, « chrétien, écrit S. Léon, reconnais ta dignité ; participant de la nature divine, garde-toi de te dégrader par une conduite qui serait indigne de ta grandeur. »

En outre, comme celles des Apôtres, le Saint-Esprit fortifie nos âmes.

III. — *Il les fortifie*

Faibles et timides, cachés dans Jérusalem depuis l'Ascension, les Apôtres n'osaient paraître en public, de peur d'être persécutés. L'Esprit-Saint les rend courageux et prêts à tous les sacrifices. Revêtus de sa vertu, ces hommes sans talents, sans crédit, entreprennent la conversion du monde et ils y réussissent. « Chose étonnante, cette action des Douze sur le monde est achetée, non par l'effusion du sang, mais par des changements de mœurs et des conversions. Observons encore avec attention ceci : les Apôtres du Christ n'ont jamais mis à mort ni exterminé leurs ennemis. Ils les trouvent pires que des démons ; ils les rendent comparables aux anges. »

Ce même courage, cette même force, le divin Esprit ne cesse de l'accorder à ceux qui lui ouvrent leur cœur. Sous le règne des empereurs Dioclétien et Maximien, en 303, le préfet Pascase menaçait de cruels supplices sainte Lucie, noble vierge de Syracuse. « Qu'attendez-vous de moi ? lui dit l'intrépide jeune fille. Ce n'est pas moi qui vous parlerai ; c'est l'Esprit-Saint qui parlera en moi, selon la promesse de Notre-Seigneur. » — « Est-ce que vous avez l'Esprit-Saint en vous ? » lui demanda Pascase. — « Les cœurs chastes, répondit-elle, sont le temple du Saint-Esprit. » Furieux, le préfet voulut l'entraîner dans un lieu infâme : impossible de l'enlever de l'endroit où elle était ; il la fit enduire de résine pour la brûler ; le feu respecta son corps virginal.

M. f., le Saint-Esprit est une force. Avec lui le chrétien fera une guerre à la fois défensive et offensive à ses instincts pervers, à ses désirs immodérés, à son orgueil, à sa mollesse, à sa soif de jouissance. Avec lui le chrétien deviendra un militant qui fera pénétrer son christianisme chez les autres. Car chacun de vous est, pour sa part, responsable du salut du monde ; si vous prétendiez vous sauver tout seuls, vous ne seriez pas des chrétiens vrais : il vous manquerait la charité. Aux engagements de votre baptême qui vous a faits les frères de Jésus-Christ s'ajoutent les engagements de votre confirmation qui vous a faits les soldats de Jésus-Christ. Dès lors, vous n'avez pas le droit d'assister passifs, inertes, aux conflits qui se dressent entre la vérité et l'erreur, entre le vice et la vertu. Vous avez l'obligation de ne pas laisser faire le mal autour de vous, de le combattre directement par tous les moyens légitimes, et de procurer autant qu'il est en vous le triomphe du bien.

* *

M. f., le Saint-Esprit éclaire nos âmes, purifie nos âmes, fortifie nos âmes. C'est pourquoi ne le contristez point par le péché ; gardez-vous d'éteindre en vous le divin Esprit par le péché mortel. Faites mieux : soyez dociles à toutes ses inspirations ; invoquez-le fréquemment dans toutes vos difficultés ; en toutes occasions, implorez le secours de ses lumières pour bien connaître vos devoirs, et de sa force pour avoir le courage de les observer fidèlement.

POUR LE MOIS DE MARIE

Les Femmes de la Bible

IV

LES CHARITABLES

Mes frères,

Le dévouement et la fidélité, vous ai-je dit, sont les formes principales de la charité.

Après vous en avoir entretenus et vous avoir montré, dans la Bible, les types les plus touchants de cette fidélité et de ce dévouement, c'est à la charité elle-même que je voudrais venir aujourd'hui.

La charité a, dans la Bible, deux grands types historiques : d'abord la veuve de Sarepta recevant le prophète Elie et consentant à le nourrir, malgré sa pauvreté ; en second lieu la Sunamite, recevant le prophète Elisée et lui donnant, au cours de ses voyages, l'hospitalité reposante qu'il demandait.

Nous allons nous arrêter très simplement à ces deux exemples, afin de voir, 1° à quoi nous oblige la charité ; — 2° au nom de qui nous devons faire la charité, ou quelles intentions surnaturelles doivent animer notre charité ; — et enfin 3° quels sont les fruits que nous pouvons attendre de la charité.

Au simple énoncé de cette triple proposition, peut-être êtes-vous pris intérieurement d'une grande crainte, vous attendant à un discours très long et très méthodique. Je tiens à vous rassurer immédiatement. Nous ferons, au contraire, simple et court cet entretien sur la charité.

I. — *A quoi nous oblige la charité ?*

J'ai dit que les exemples des Charitables de la Bible nous diraient, en premier lieu, à quoi nous oblige la charité.

1. Elle nous oblige d'abord à secourir, au prix même de notre joie et, fussions-nous pauvres personnellement, à secourir notre prochain dans ses besoins matériels. C'est, il me semble, la conclusion naturelle et nécessaire de l'exemple de la veuve de Sarepta.

Cette pauvre femme n'avait plus qu'un peu de fa-

rine et un peu d'huile pour entretenir sa lampe et cuire ses repas. Le prophète Elie, un jour, vint la trouver et lui demanda, malgré sa pauvreté, de secourir sa détresse et de lui donner à manger.

Après une objection qui n'était point une preuve d'égoïsme mais au contraire une excuse de délicatesse, la veuve de Sarepta voulut bien prendre, de cette poignée de farine qui lui restait, assez pour faire un petit pain, et elle l'offrit au prophète reconnaissant et ému. La veuve n'avait pas grand' chose ; le prophète avait moins encore. Il était dans le besoin ; elle ne crut pas que sa pauvreté personnelle fût une excuse suffisante, et elle donna.

Eh bien ! m. f., je dis qu'il y a là une première leçon. Cette leçon, j'ai quelque scrupule, je l'avoue, à la développer devant vous. Il le faut cependant, ne serait-ce que pour vous louer de ce que vous faites.

La leçon, c'est que, pour secourir le prochain, il n'est pas nécessaire d'être riche, d'être dans l'opulence. Pour remplir son devoir, je ne dirai pas de justice, mais de stricte charité envers les nécessiteux, il suffit de pouvoir prendre un peu sur soi et d'être dans la facilité matérielle de donner.

Voulez-vous me permettre de vous dire ici toute ma pensée ? A l'heure actuelle, beaucoup, je ne dirai pas de riches, mais beaucoup de personnes aisées, se font, sous ce rapport, les plus étranges illusions. La majorité des chrétiens manque très fréquemment à l'obligation de la charité et de l'assistance. Ils raisonnent à perte de vue pour savoir au juste quels péchés ils font ; et on les entend, à l'époque de Pâques, poser des questions comme celle-ci : « Suis-je tenu, en justice, à ceci ou cela ? »

Eh ! que m'importe à moi que vous soyez tenus en justice ou en autre chose, pourvu que vous soyez bons ! Depuis quand s'imagine-t-on avoir libéré la conscience des chrétiens, parce qu'on leur a enseigné qu'au point de vue de l'assistance du prochain, ils étaient rarement tenus en stricte justice ? J'y consens ; mais pratiquement qu'importe, s'ils y demeurent tenus en stricte charité ?

Or, m. f., nous sommes tenus, en stricte charité, à assister les nécessiteux dans leurs besoins, et ce devoir n'est pas, encore une fois, suffisamment compris. Et je crains, pour ma part, que dans cet orgueil qui refuse, qui veut faire de l'assistance une question de justice, se cache l'hypocrisie secrète de beaucoup d'âmes, soucieuses de se soustraire aux devoirs de la charité.

Lisez la Bible. Prenez les exemples de l'Ancien Testament et les paroles de Notre-Seigneur dans l'Evangile. Vous serez frappés de la rigidité des formules et de l'ampleur des objections. Vous verrez, dans l'Ancien Testament, la veuve de Sarepta ne point refuser la moitié d'une poignée de farine ! Vous entendrez dans l'Evangile S. Jean-Baptiste dire que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui en est privé. Vous verrez Notre-Seigneur insister perpétuellement sur ce rôle de providence visible que nous devons remplir vis-à-vis des pauvres.

Lisez les sermons de S. Jean Chrysostome ou de Bourdaloue ; vous vous direz à vous-mêmes qu'aujourd'hui nous n'oserions pas les répéter en chaire mot à mot. Vous vous direz qu'il faut se défendre contre les maximes et les préjugés du monde, et que, si nous devons être des dupes, si nous devons passer pour naïfs et trop généreux, après tout c'est une attitude qui convient bien aux disciples de Jésus-Christ.

2. L'exemple de la veuve de Sarepta nous montre donc que nous devons, même dans notre simple aisance, même dans notre pauvreté, assister les nécessiteux dans leurs besoins.

Mais il n'y a pas que la pauvreté matérielle en ce monde. On peut même dire que c'est peut-être la plus légère de toutes ! — Oh ! je dis *peut-être :* il faudrait un vrai pauvre pour se prononcer. Je sais bien que nous disons fréquemment : « Cela ne me ferait rien d'être pauvre » ; parce que nous ne le sommes pas. J'attends un vrai pauvre qui me dise : « Je souffre d'une misère encore plus grande que ma misère matérielle, c'est ma misère morale. » — Quoi qu'il en soit, cette misère morale, nous la connaissons tous, et nous devons, m. f., assister le prochain en ses misères morales.

C'est l'exemple de la Sunamite. Elle recevait le prophète Elisée, non plus comme la veuve de Sarepta pour lui donner le nécessaire, mais pour lui donner le superflu, pour lui offrir une hospitalité qui le reposât de ses longs voyages, qui calmât son cœur, après toutes les luttes engagées au nom de Dieu contre le peuple et contre les rois.

L'hospitalité de la Sunamite, c'est ce que j'appelle la charité morale, ne pas donner le pain, mais donner quelque chose de meilleur à ceux qui ont besoin de nous : à ceux qui n'ont pas de lumières, le secours de nos conseils ; à ceux qui souffrent, la douceur de notre patience ; à ceux qui sont dans la nuit, à ceux qui cherchent, à ceux qui pleurent, ce que S. Augustin appelle l'hospitalité du cœur. C'est là la surnaturelle charité !

Qui donc est assez pauvre, en ce monde, pour n'avoir pas vu, un jour ou l'autre, une autre âme à côté de lui, encore plus misérable que lui ? Qui donc ne s'est vu demander un conseil ? Qui n'a vu des larmes couler ? Qui n'a assisté à des douleurs qu'un peu de compassion aurait soulagées ? Cette charité morale, m. f., plus encore que la charité matérielle, il nous la faut pratiquer toujours. Or, parfois, nous nous y refusons, non pas parce que nous sommes pauvres, mais sous le malheureux prétexte que nous sommes impuissants. Nous ne le sommes jamais, en justice ! C'est encore une excuse de notre égoïsme ; je vous la signale pour que vous ne vous y laissiez point prendre. Ne refusez pas le conseil qu'on demande ; donnez la consolation sollicitée, si pauvre, mettons si maladroit que vous soyez ! Votre parole sera toujours moins lourde que votre silence, et l'on vous saura gré, du moins, d'avoir essayé !

La veuve de Sarepta nous indiquait notre devoir d'assistance matérielle dans les besoins des pauvres; la Sunamite, notre devoir d'assistance morale dans les détresses du prochain. Il faut voir maintenant quelle intention surnaturelle doit animer notre charité.

II. — *Les intentions surnaturelles de la charité*

Il suffit de lire la Bible pour conclure quelle doit être notre intention dans l'exercice de la charité.

La veuve de Sarepta et la Sunamite n'ont pas reçu un homme seulement ; elles ont reçu, l'une et l'autre, un homme et un prophète de Dieu ! Quand Elie demandait le repas du soir, quand Elisée venait solliciter l'hospitalité reposante, ils le faisaient, l'un et l'autre, au nom de Dieu qui les envoyait. Et, sans plus de commentaires, j'ajoute donc immédiatement : notre charité pour le prochain doit s'inspirer de ces exemples et se produire, elle aussi, au

nom de Dieu. Il faut voir dans le prochain le prophète de Dieu.

Je sais bien, m. f., qu'à notre époque, nous avons changé tout cela. On nous a prêché la charité pour de tout autres motifs, pour des raisons purement humaines et terrestres ; on a fini par trouver qu'elle ne méritait plus son beau nom, on l'a débaptisée et on l'a appelée philanthropie ! On a eu raison.

Si c'est pour des raisons humaines, à cause de votre parenté dans la chair et le sang, que vous vous aimez entre vous et que vous aidez votre prochain, si c'est l'homme que vous aimez en lui, votre mouvement de générosité, dans la réalité des choses, doit s'appeler en effet philanthropie.

La charité chrétienne est différente. Dans le prochain qui nous sollicite, qu'il s'agisse de ses besoins matériels ou de ses nécessités morales, c'est l'image et la ressemblance de Dieu qu'il faut voir. Ce prochain qui nous sollicite, c'est Dieu qui nous l'envoie ; il est un prophète chargé de nous le rappeler. Ah ! si nous le regardions de la sorte ! Les pauvres le savaient, autrefois ; ils étaient bien des prophètes de Dieu, puisqu'à la porte où ils demandaient l'aumône, on entendait le nom de Jésus-Christ se répéter perpétuellement, et le *Notre Père* se dire, qui avait été une première fois récité parmi les Apôtres. Prophètes de Dieu, tels étaient les mendiants des anciennes routes de France, qui demandaient l'aumône au nom du Christ Jésus.

Aujourd'hui, les pauvres ne récitent plus le *Notre Père !* Ce n'est pas une raison, m. f., pour que, nous qui les recevons, nous soyons moins clairvoyants, pour qu'aujourd'hui plus qu'hier les pauvres soient oubliés, qu'ils ne soient plus regardés comme les prophètes de l'Evangile et comme des visions humiliées de Jésus-Christ ; pour que tous ceux qui souffrent, tous ceux qui cherchent, tous ceux qui demandent dans nos affections, nos pensées ou nos conseils, l'hospitalité d'un jour, d'une heure, ou de toujours, que tous ceux-là ne soient pas reçus par nous au nom de Dieu !

Ne sentez-vous pas que notre charité en deviendra plus douce ? que nous serons amenés à des sacrifices plus généreux ? Ne sentez-vous pas que, s'il nous est loisible de compter encore avec l'homme, quand on a Dieu en face de soi, la véritable attitude est de se prodiguer et de se donner tout entier ?

Et maintenant, ayant assisté les pauvres, et l'ayant fait comme la veuve de Sarepta et la Sunamite, au nom de Dieu et comme prophètes du Ciel, il faut que je dise les fruits de la charité.

III. — *Les fruits de la charité*

Les fruits de la charité, c'est la Bible encore qui nous les apprend, mais je n'ose pas les dire moi-même, je n'ose pas les citer.

1. Rappelez-vous l'histoire d'Elie. Elle n'avait qu'une poignée de farine, la veuve de Sarepta ; elle en donna la moitié au prophète, et celui-ci, après le repas du soir, pour la remercier, lui dit : « Maintenant, c'est inutile que tu renouvelles ta provision ; ta poignée de farine ne s'épuisera pas, et le peu d'huile qui te reste pour entretenir ta lampe et cuire tes aliments, ne baissera pas dans l'outre et tu pourras y puiser jusqu'à la fin. »

Fruits de la charité : abondance et bénédiction matérielle, disait le prophète Elie. Abondance et bénédiction matérielle, répétait après lui le prophète Elisée, rendant à la Sunamite, malgré les désastres de son pays, tous ses domaines et tous ses champs !

Eh bien ! m. f., aurai-je le courage de vous prêcher cette espérance, de vous dire que la charité matérielle ou morale, faite au nom de Jésus-Christ, a pour résultat infaillible l'abondance et la bénédiction ? C'était le proverbe français : « Qui donne aux pauvres prête à Dieu » ; c'était donc l'expérience de beaucoup. Est-ce l'expérience de toujours ? Non, m. f. C'est l'expérience de beaucoup, mais ce n'est pas l'expérience de toujours ! Seulement avec cette double formule, je me trouve à l'aise.

C'est l'expérience de beaucoup ! Merci, mon Dieu ! Il faut bien que, de temps en temps, vous vous montriez généreux, que, de temps en temps, vous donniez à ceux qui vous aiment. Il le faut bien, puisque nous avons affaire à des hommes qui cumulent et à des consciences qui ne sont plus généreuses.

Mais ce n'est pas l'expérience de toujours. J'ai encore plus de consolation à vous le prêcher, afin que, dans votre charité pour le prochain, vous conserviez cette joie d'être absolument désintéressés, afin que l'on ne puisse pas vous soupçonner de faire la charité au prochain pour autre chose que pour Jésus-Christ, afin qu'il soit bien entendu, une fois de plus et une fois pour toutes, que nous ne sommes pas des mercenaires, que l'Evangile ne promet pas les jouissances de ce monde, qu'on ne sert pas notre Dieu pour être heureux ici-bas, que l'on n'a pas conséquemment à rougir quand on souffre ; que, lorsqu'on pleure, il ne faut pas être désemparé et ne plus savoir où l'on va.

Vous ne serez pas toujours récompensés de votre charité par l'abondance matérielle ; mais vous le serez souvent. Et la Bible ajoute autre chose devant qui je recule encore davantage.

2. La veuve de Sarepta et la Sunamite, à cause de leur hospitalité généreuse, virent à leur foyer la fécondité s'asseoir et ensuite la résurrection. Pour l'une et pour l'autre, l'homme de Dieu revint un jour rendre à chacune des deux mères l'enfant déjà pleuré.

Vais-je prêcher, m. f., la résurrection des morts à ceux qui font la charité ? Oui, à ceux qui font la charité, je vais prêcher la résurrection des morts. Oui, et ceci encore ne s'appliquera pas sans doute à vous, mais ceci s'appliquera peut-être à ceux que vous aimez.

M. f., il y a des âmes chères pour vous, qui peut-être ne sont pas encore à N.-S. Jésus-Christ ! Il y a des âmes chères pour vous, qui peut-être aujourd'hui ont disparu, et sur le sort desquelles, malgré toute votre espérance, vous n'êtes pas définitivement fixés. Il y a des âmes chères pour vous, que vous voudriez croyantes en ce monde ou que vous voudriez heureuses au Paradis ! Vous demandez à tous les échos de la terre, à toutes les puissances du ciel, comment vous pourrez leur donner, à ces âmes infiniment chères, la foi en ce monde ou la joie au ciel.

La foi en ce monde ou la joie au ciel, la résurrection et la vie, donnez-les, obtenez-les pour ces âmes, par la charité.

Quand vous vous dévouerez au prochain, sous quelque forme que ce soit, pourvu que ce soit au nom de Jésus-Christ, que votre prière soit celle-ci :

« Maître, dans le pauvre, dans celui qui cherche, dans celui qui pleure, dans celui qui souffre, c'est votre image que j'ai vue, c'est vous que j'ai tenu à secourir, c'est vers vous que je me suis incliné. Maître, dans le pauvre, c'est votre prophète que j'ai accueilli.

Maître, donnez-moi la récompense du prophète, donnez-moi la résurrection et la vie, à moi d'abord, si par malheur j'en avais besoin, si ma foi n'était pas assez vive ni mon espérance assez ferme ; mais, en tous cas, à tous ceux que j'aime, à tous ceux que j'ai perdus, pour que, mon Dieu, vous réalisiez vraiment votre parole, et que cette promesse de l'Evangile m'apparaisse en toute son évidence : « Ce que vous aurez fait au plus petit, au plus misérable de ces souffrants, c'est à moi que vous l'aurez fait ! » Si je vous ai aidé, mon Dieu, vous m'aiderez à votre tour. Je vous ai secouru dans vos pauvres ; recevez-moi dans votre Paradis avec tous ceux que j'aime. » Ainsi soit-il.

V

LES LIBÉRATRICES

Mes frères,

C'est un étrange type de femmes que je me propose de vous montrer aujourd'hui. Après vous avoir entretenu des Croyantes, des Dévouées, des Fidèles, des Charitables, c'est la figure des Libératrices que je voudrais faire passer devant vos yeux.

Elle s'incarne, dans son expression la plus haute, en cette admirable Judith qui, sous les murs de Béthulie, chassa, en tuant Holopherne, les armées assyriennes. Trouverons-nous dans cette image matière à une instruction pratique ? C'est, j'en suis sûr, ce que vous vous demandez et ce à quoi je voudrais répondre en vous montrant : — tout d'abord qu'il y a lieu pour nous, aujourd'hui aussi bien qu'au temps de Judith, de parler de délivrance; — et en second lieu, dans quelles dispositions il faut nous établir pour que cette délivrance puisse se renouveler.

I. — *Il y a lieu de parler de délivrance*

D'abord, m. f., y a-t-il lieu pour nous aujourd'hui, comme au temps de Judith, de parler de délivrance ? En vérité, il m'a fallu un peu d'effort pour poser cette question sans prendre involontairement le ton de l'ironie. Oui, certes, aujourd'hui, il y a lieu pour nous, chrétiens, et d'une façon plus spéciale, pour nous catholiques de France, de parler de délivrance. Savez-vous pourquoi ? Parce que nous chrétiens, et plus particulièrement nous, catholiques de France, nous vivons de toute évidence en état de guerre, parce que les hostilités sont ouvertes et que des ennemis sans nombre ne cessent de nous combattre. Puisqu'il y a guerre, et guerre ouverte, évidemment il y a lieu de parler de délivrance.

Qu'il y ait lutte et guerre ouverte, c'est une chose que j'affirme et dont je vous demande de ne pas vous étonner, car pour un chrétien, et plus particulièrement pour un catholique, l'état de guerre, c'est l'état normal, c'est la vocation, N.-S. Jésus-Christ nous en a prévenus ; l'histoire de l'Eglise, à toutes ses pages, en apporte la confirmation, et le nom même que nous portons dans l'Eglise l'indique suffisamment ; car vous savez ce que dit le catéchisme, il y a trois aspects dans l'Eglise : il y a l'Eglise glorieuse et triomphante au Paradis, il y a l'Eglise souffrante et expiatrice en Purgatoire, et il y a en ce monde, sur cette terre, l'Eglise militante, c'est-à-dire l'Eglise-soldat, l'Eglise dans sa période d'efforts et de combats.

Il n'y a donc pas à insister sur cette affirmation que nous vivons en hostilités déclarées avec l'esprit du monde. Mais ce qu'il y a d'original à faire remarquer, c'est que la lutte actuelle me semble présenter justement tous les caractères qu'elle offrait au temps de Judith, sous les murs de Béthulie.

Voyez plutôt : au temps de Judith, c'était une guerre à la fois religieuse et nationale, elle avait été déclarée par un roi étranger : Nabuchodonosor, qui voulait non seulement imposer son empire à tout le pays, mais encore obliger à son culte et au service de son Dieu toutes les consciences. — Guerre nationale et religieuse, oh ! m. f., c'est le caractère précis de la guerre plus ou moins ouverte qui est faite à nos croyances, car, voyez-vous, quand on a l'honneur d'appartenir à un pays comme le nôtre, quand on est du sang de France imprégné depuis des siècles de catholicisme et que l'on rencontre devant soi un ennemi de ses croyances, on peut et l'on doit affirmer que cet ennemi est, par le fait même, un ennemi de la patrie. En d'autres peuples, combattre la foi catholique peut n'être qu'une guerre religieuse ; en France, combattre la foi catholique, c'est une guerre nationale. Et vouloir arracher de l'âme des enfants la foi traditionnelle en Jésus-Christ et en l'Eglise, c'est en vérité vouloir au cœur des enfants profaner l'âme des aïeux. Et c'est pourquoi je le répète très simplement : en France, la guerre au catholicisme équivaut, qu'on le veuille ou non, à un attentat contre la patrie.

Et voulez-vous que je les nomme maintenant ceux qui, en France, conduisent cette guerre sacrilège ? Je le vais faire après les Souverains Pontifes et en vous priant de bien retenir les épithètes que j'appliquerai à chacun d'eux : ce sont les francs-maçons obtus, ce sont les protestants sectaires, ce sont les juifs haineux, ce sont les catholiques transfuges et renégats. Tous ceux-là, sous le prétexte de ne faire la guerre qu'à la foi catholique et à l'Eglise, encore une fois visent l'âme de la France.

L'état des hostilités est encore, de façon absolument adéquate, représenté dans l'histoire de Judith. Il y avait une ville fidèle : Béthulie ; mais dans cette ville demeurée fidèle se faisait sentir la famine ; c'était la réduction à brève échéance, puisque les troupes ennemies l'environnaient de toutes parts.

En France, la situation de l'Eglise, c'est celle de Béthulie. Elle a encore sa ville à elle, je veux dire, sa situation, son rang, sa place qu'on ne peut pas lui ravir. Mais cette place, elle est de plus en plus étroitement investie ; cette situation, on tâche de la restreindre chaque jour. Ne pouvant se résoudre à l'assaut, on fait du moins le siège de l'Eglise et par la famine, et par la soif, et par la lassitude ; on espère bien arriver à la réduire, et si parfois quelque éclaireur, quelque enfant perdu sort de Béthulie, je veux dire de l'Eglise assiégée, pour aller puiser de l'eau ou faire du fourrage, il tombe sous les coups des ennemis, parfois avec cette aggravation qui n'est pas dans la Bible, parfois sous les coups mêmes des assiégés.

La disposition des esprits est la même que dans la Bible toujours ; — c'est le livre de Judith que je commente aujourd'hui, rien que cela, et Dieu me garde d'y rien changer ! — la disposition des esprits, elle est comme à Béthulie : « Nous allons patienter encore un peu, disaient les Juifs, et puis, si dans cinq jours notre Dieu n'a pas fait un miracle, dans cinq jours, nous nous rendons. »

Hélas ! m. f., beaucoup de catholiques intérieurement répètent la formule : « Nous allons tâcher de tenir encore un peu ; il faudra bien que la Pro-

vidence s'en mêle. Si elle ne s'en mêle pas d'ailleurs, dans cinq jours nous capitulerons. »

Heureusement qu'à Béthulie il y avait des âmes au caractère libérateur ; heureusement que, parmi ces Juifs décidés à se rendre à une échéance plus ou moins éloignée, il y avait Judith décidée à les sauver ; et je vais vous dire maintenant dans quelles dispositions il faut être pour que nous puissions à notre tour renouveler cette délivrance.

II. — *Les dispositions nécessaires à la libération*

Relisez, je vous en prie, cet admirable livre de Judith. Les dispositions des libératrices, nous les avons tout au long décrites dans ces pages.

1. C'est d'abord une disposition d'humble confiance. D'humble confiance : il faut retenir les deux mots et mettre le premier d'abord ; d'humble confiance, c'est-à-dire une disposition d'humilité. Nous sommes attaqués, nous sommes opprimés, nous sommes presque vaincus ; soyons humbles, pour commencer Ne nous étonnons pas d'être presque vaincus ; examinons nos consciences et disons : « Si les ennemis ont progressé jusque là, c'est notre faute! » C'est notre faute, parce que nous avons trop longtemps pactisé avec eux ; parce que nous avons trop profondément partagé leurs opinions, leurs habitudes de vivre et leurs mœurs ; parce que, catholiques de baptême et d'étiquette, il nous a paru plus facile de vivre réellement en païens ; parce que nous n'avons voulu rompre aucune de nos habitudes mondaines, ni renoncer à aucune de nos passions ; parce que, en toute espèce de compromis et de lâchetés, nous avons énervé nos forces et préparé le désastre. Avouons-le humblement.

Mais ayons l'humble confiance et sachons ajouter, comme Judith : « Eh ! toutefois, mon Dieu, nous ne vous avons pas abjuré. Malgré la décadence de nos mœurs, malgré la mollesse de nos habitudes, malgré l'esprit du monde qui nous pénétrait, ô mon Dieu, nous avons continué à faire le signe de Croix, à saluer et à adorer votre Nom ; nous avons continué à faire bénir nos tombes et baptiser nos berceaux ; ô mon Dieu ! nous vous avons gardé comme notre ami. Eh bien ! à travers toute la Bible et toute l'histoire, c'est la foi, ô mon Dieu, qui est le plus grand lien, c'est la foi qui nous unit à Vous, c'est la foi qui nous fait vos enfants. Nous n'avons pas abjuré la foi malgré nos misères. O mon Dieu ! vous nous devez donc de nous protéger, car vous l'avez promis dès les premiers jours, vous l'avez, au cours de notre histoire nationale, cent fois montré, et vous le montrerez encore, ô mon Dieu ! »

Cette humble confiance, comme elle est diamétralement opposée à l'orgueilleux défi qui consiste à dire : « Si dans cinq jours la Providence ne s'est pas montrée, nous nous rendons ! »

2. L'humble confiance, et puis, ajoute le livre de Judith, l'ardente prière. On ne fait rien sans Dieu, m. f., et si l'axiome se vérifie toujours, j'imagine qu'il doit trouver sa réalisation intégrale quand il s'agit des affaires de Dieu.

Vous voulez restaurer l'Eglise et la foi ? N'ayez point confiance, au moins n'ayez pas confiance d'abord dans vos petites habiletés humaines, dans vos calculs de diplomatie. Ayez d'abord confiance en Dieu et priez-le de venir à votre aide ; que, les bras étendus, l'on vous entende répéter : « Mon Dieu, il me semble que c'est votre cause et la mienne que je voudrais victorieuse ; donnez-moi la force pour que la victoire soit acquise et que vos ennemis soient renversés ! »

3. Et enfin, m. f., après l'humble confiance et l'ardente prière, si nous voulons libérer notre foi et notre pays, il faut l'action. Oui, l'action! Avoir confiance en Dieu et prier de tout son cœur, puis se croiser les bras, savez-vous comment cela s'appelle ? Cela s'appelle tenter Dieu. « Aide-toi, le Ciel t'aidera » disait notre vieux proverbe français. Aide-toi, le Ciel t'aidera ; aide-toi par l'action, et voici que nous allons voir, avec Judith, quelles doivent être les qualités de l'action.

Il faut que l'action soit énergique. Elle suppose un sacrifice, une humiliation, une dépense de force ; donnons-la pour faire comme Judith. Judith n'est pas restée enfermée dans Béthulie ; après sa prière, elle a pris ses vêtements de joie et elle est sortie. Sortons un peu de nous-mêmes pour l'action, pour Dieu ; sortons de nos habitudes, sortons de nos paresses, sortons, s'il est besoin, de nos relations, sortons de tout ce qui nous plaît, mais qui n'est point utile, pour aller à ce qui est fructueux. Sortons de la petite maison bien close pour aller en plein camp ennemi ; ce sera l'action énergique.

Et puis, cette action énergique, une fois sortis de la petite maison bien close, poussons-la encore comme Judith. Vous allez me dire : « Alors, un glaive et des épées et, tout de suite, tuer Holopherne ? » Oh ! non, m. f., Dieu me garde d'une prédication si sanguinaire ! Dieu me garde d'un appel si violent à la haine !... L'action énergique, faites-la avec le glaive, oui ; mais qu'il soit bien entendu que ce n'est pas avec le glaive de Judith. Lequel alors? Que ce soit, Messieurs, le glaive de carton que la Constitution met entre vos mains et dont le Souverain Pontife Léon XIII vous a le premier recommandé de vous servir avec conscience, avec fermeté, sans parti pris politique, simplement en catholiques et en chrétiens. Ce glaive de carton, ce bulletin de vote servez-vous-en, puisqu'il est en vos mains !

A vous, Mesdames, je dirai : Vous disposez d'un autre glaive, le glaive de la parole, et Dieu sait si vous le maniez avec aisance et subtilité. Eh bien ! ce glaive de la parole, maniez-le pour le bien, maniez-le pour le bon Dieu. Hier, je lisais sous la plume d'un académicien, d'un critique très fin qui s'est, en ces dernières années, révélé polémiste ardent, je lisais une petite phrase à votre intention. C'était une phrase de Jeanne d'Arc. On lui demandait : « Quelle voix avaient vos visions? » Et elle répondait : « Oh ! elles avaient la voix douce et elles parlaient français. »

Mesdames, ayez la voix douce et parlez français ! Parlez français, c'est-à-dire parlez catholique, parlez chrétien, parlez patriotique, parlez franc. Ayez la voix douce et parlez français. On ne vous demande pas autre chose ; et laissez-moi ajouter que, si vous vouliez le faire, vous pourriez beaucoup pour le bon Dieu.

L'action énergique ! Mais Judith, de retour à Béthulie, en marque un autre caractère. De nouveau tombée à genoux, elle remercie Dieu, disant : « Merci, mon Dieu, qui n'avez point permis que votre servante vous offense, même en luttant pour vous. » L'action énergique avait été en même temps action surnaturelle et sainte.

Oh ! que ce soit la vôtre, m. f. Bien qu'elle puisse réussir, n'employons jamais la tactique qui va au but louable par des moyens mauvais : c'est une tactique anti-chrétienne. Nous ne devons même pas un instant hésiter pour la repousser. Allons au but louable par la force, par l'énergie, par la franchise, par le sacrifice, oui, je viens de le prêcher et je ne me rétracte pas ; mais allons au but louable dans l'esprit de charité apostolique, dans l'esprit de miséricorde et de bienveillance, dans la pitié et la bonté pour les autres, dans la prière pour l'âme de nos ennemis.

N'y marchons pas dans l'orgueil, dans la violence, dans la haine. N'y marchons pas surtout dans les compromis éloignés et les alliances qui déshonorent. Marchons-y dans la simplicité, dans la noblesse et dans la charité. Alors Dieu reconnaîtra les siens. Aux âmes libératrices qui auront été, dans le peu-

ple catholique, comme un ferment de délivrance, Dieu donnera la récompense de la victoire acquise et nous n'aurons plus qu'une chose à faire, comme Judith toujours : chanter un cantique d'actions de grâces pour Dieu et pour la patrie. Ainsi soit-il.

VI

CELLES QUI PRIENT

Mes frères,

Jusqu'à présent, en considérant les différents types de femmes que nous offre la Sainte Ecriture, vous avez pu vous mettre en présence des différents devoirs qui s'imposent à vous : le devoir de croire, d'être fidèles, dévoués, charitables, le devoir de travailler au triomphe du catholicisme dans les âmes.

Je voudrais aujourd'hui vous parler de celles qui prient et qui vous montrent par leur exemple le devoir de la prière.

Celles qui prient, dans la Bible, ce sont à peu près toutes les femmes dont il est question, toutes celles mêmes dont nous avons parlé jusqu'ici. Si nous n'avions pas voulu les classer parmi les Croyantes, les Fidèles, les Dévouées ou les Libératrices, nous aurions trouvé sur leurs lèvres des formules de prières si profondes et si douces, qu'elles auraient pu déjà nous servir de modèles.

Aujourd'hui je choisirai une autre figure, qui n'est pas dans l'Ancien Testament, mais dans l'Evangile. Pour vous présenter celles qui prient, c'est l'histoire de la Cananéenne que je veux vous rappeler.

Pourquoi ai-je choisi la Cananéenne ? M. f., la raison est bien simple : je l'ai choisie comme type de la prière, parce que son histoire nous résout les principales difficultés de la prière. Si l'on pouvait vous rendre la prière facile, tout serait dit ; il n'y aurait pas besoin de longues prédications pour convaincre les fidèles de la nécessité de la prière et pour leur en inculquer l'habitude.

C'est donc, avec l'histoire de la Cananéenne, celle des difficultés de la prière que je vais faire brièvement, pour vous encourager à les surmonter et à ne point l'abandonner à cause d'elles.

I. — *L'effort pour trouver Dieu*

La première difficulté de la prière, c'est que, pour la commencer, nous avons à faire un premier et un très grand effort, un effort pour trouver Dieu.

En ces jours-là, dit l'Evangile, une femme sortit du territoire de Tyr et de Sidon, se mit à la recherche de Jésus et se présenta à lui. — Vous le voyez, la Cananéenne a quitté son pays, Tyr et Sidon, et elle cherche. C'est le premier effort à fournir quand il s'agit de prier. Il faut que nous sortions, nous aussi, de Tyr et de Sidon. Il faut que nous quittions nos habitudes humaines de penser ; que nous sortions de la région habitée par nous la plupart du temps ; que nous fassions un voyage nous introduisant en des provinces étrangères où il nous arrive rarement de demeurer. Car, m. f., nous habitons d'ordinaire la région des sens, la région des choses palpables et visibles. A supposer même que nous nous élevions un peu au-dessus, nous habitons du moins la région médiocre de notre propre esprit, de nos conventions humaines, de nos jugements mondains. Nous sommes, en d'autres termes, pénétrés de naturalisme, et c'est en plein naturalisme que nous vivons. Voilà ce que j'appelle, avec l'Evangile, Tyr et Sidon.

Je pense qu'il est inutile de prouver davantage cette affirmation. Toutefois, en voulez-vous une preuve expérimentale ? La voici : il vous a fallu un effort pour venir aujourd'hui dans cette église, à cette heure. Oh ! je vois des protestations ; elles me sont infiniment douces et je vous en remercie ; mais laissez-moi vous dire cependant que, si l'effort n'a pas été grand, c'est que vous y êtes déjà habitués. A prendre les choses naturellement, aujourd'hui, par cette soirée de printemps, tout semblait vous dire : « Voilà une soirée exquise pour la promenade ; je vais faire cette promenade ; pourquoi aller m'asseoir dans l'ombre d'une église ? Pourquoi sortir du cercle habituel de mes sentiments et de mes pensées et venir écouter des choses étranges ? »

Quand on prie, c'est ce premier effort qu'il faut faire : quitter la région des sens pour entrer dans la région de la foi, pour aborder la contrée des réalités invisibles, pour se transporter en plein ciel. Eh ! bien ! je dis que cet effort, démarche initiale de toute prière sérieuse, est un effort difficile à produire.

En voulez-vous une autre preuve ? Celle-ci, je vais la donner sans crainte d'une protestation. C'est que, même l'effort surmonté, même la contrée des réalités invisibles abordée, n'est-il pas vrai que nous sommes, immédiatement après, repris par la région des choses palpables et terrestres, et de nouveau en butte aux distractions ? Qu'est-ce donc, m. f., que les distractions dans la prière ? C'est le rappel de la patrie natale ; c'est le cri de la terre qui se fait entendre à travers le ciel ; c'est Tyr et Sidon qui protestent et qui réclament le voyageur un moment émigré auprès de Dieu. Or, qui n'a pas souffert des distractions dans la prière ? Qui n'a pas demandé le secret d'en être débarrassé et qui l'a jamais trouvé ? Personne !

Tout ce que nous devons retenir déjà de l'histoire évangélique est donc ceci : Comme la Cananéenne, pour trouver Jésus, a fait l'effort de quitter son pays, de sortir du territoire de Tyr et Sidon, nous, quand il faudra prier, commençons par chercher Dieu en quittant, autant que cela est possible à notre humaine faiblesse, la région médiocre de nos pensées terrestres et de nos sentiments orgueilleux.

II. — *Le silence de Dieu*

Et voici la seconde difficulté de la prière. La Cananéenne, après avoir rencontré Jésus, se mit à genoux et lui dit : « Maître, ma fille est malade, voulez-vous la guérir ? »

Et son épreuve continue. Maintenant que Jésus est trouvé, savez-vous ce qu'il fait ? Il repousse la Cananéenne ! Il la repousse de deux manières. Il la repousse d'abord, dit l'Evangile, en ne se donnant pas la peine de lui répondre. Puis, quand elle insiste, quand il faut décidément s'en débarrasser, quand elle devient trop importune pour rester ignorée, elle entend Jésus, sans même qu'il s'adresse à elle directement, dire à ses disciples : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens ! » Seconde épreuve de la Cananéenne dans sa prière.

Oh ! que j'ai bien fait de la prendre pour modèle de nos prières à nous ! Car si nous avons à fournir un premier effort qui consiste à chercher Dieu en quittant les régions ordinaires de nos sentiments et de nos pensées, n'est-il pas vrai que, dans la prière, notre seconde épreuve est bien aussi, comme celle de la Cananéenne, de ne pas être exaucés ?

Dieu, à beaucoup de nos prières, a répondu par le silence. Nous avons eu, en lui parlant, la sensation que nous parlions derrière un mur. Nous nous étions élevés ; à la fin, nous l'avions senti présent; nos lèvres s'étaient ouvertes ; il était monté de la terre une petite supplication. Mais du ciel, rien, absolument rien n'est descendu ; le ciel est resté fermé et, au bout d'un quart d'heure, d'une demi-heure, nous avons quitté l'église ou nous nous sommes relevés de notre prie-Dieu, en disant : « J'ai fait ma prière, je ne sais pas si qui que ce soit l'a entendue. En tout cas, je n'ai senti aucune réponse, je suis resté absolument seul ; Dieu ne s'est pas dérangé pour